

MARGUERITE YOURCENAR

de l'Académie française

EN PÈLERIN
ET EN ÉTRANGER

essais

nrf

GALLIMARD

I

Grèce et Sicile

APOLLON TRAGIQUE

Midi : l'heure du crime à Mycènes.

– Apollon, ô Apollon, mon meurtrier...

Qui hurle ainsi ? Cassandre. Troie est prise, des feux de joie flambent sur les sommets de l'Argolide, et les poètes vont faire durer ces feux pendant près de trente siècles. Les pentes de Mycènes sont fleuries de pavots rouges, et comme pavoisées par ordre de Clytemnestre. Mais leur couleur n'est pas celle du crime ; rien que celle de l'été. Au haut de l'Acropole, le char s'arrête en grinçant devant la porte des Lionnes ; la porte en grinçant s'entrouvre. Agamemnon, victime désignée, taureau qui se croit dieu, met pied sur des tapis de pourpre dont la Reine elle-même sait qu'ils sont trop fastueux, trop sacrés pour un homme, appellent l'envie divine, et justifient d'avance le désastre. En haut, dans la salle de bain du palais, les amants adultères aiguisent leurs couteaux comme des hôteliers décidés à saigner l'étranger, car après dix ans de guerre, de gloire et d'absence, Agamemnon n'est plus qu'un étranger pour le cœur de Clytemnestre.

Assise sous une arche, dans la cour, Cassandre attend qu'on l'appelle dans ce palais tombeau. Aimée d'Apollon, Cassandre s'est jadis refusée au dieu. En connaissance de cause, cette femme qui sait l'avenir a préféré les servitudes

humaines aux étreintes du dieu. Sa punition pour avoir refusé le soleil semble découler de son crime : ses prédictions demeureront obscures; Apollon ne lui a pas accordé qu'on comprenne ses oracles. Tout se passe comme si on ne l'entendait pas crier. Les calamités n'ont pas cessé de s'abattre sur son peuple en dépit de cette folle qui prophétise dans l'ombre.

Esclave, exilée, orpheline vêtue de noir, Cassandre n'accuse ni le roi qui l'entraîne dans la mort, ni l'épouse offensée qui déjà lève sa hache, ni la fatale beauté d'Hélène, qui est pourtant à l'origine de tous ses maux. Elle accuse Dieu. Elle remonte au Soleil comme à la cause de tout. Elle sait qu'Apollon se réserve la vengeance : Égisthe et Clytemnestre serviront tout au plus de manche et de tranchant au couteau céleste. Apollon, dieu des routes, maître des pistes où galopent les chevaux du matin, a conduit l'étrangère dans cette mauvaise auberge.

Des hurlements retentissent; dans la chambre du bain, Agamemnon râle dans la vapeur rouge. Appelée à grands cris par la reine, sachant où elle va, Cassandre s'élance pour rejoindre ce mourant dont elle partagea le lit, tombe au milieu de la cour frappée d'un coup de soleil. Sur la pente fatale, plus personne. Le gardien des ruines dort dans la loge de concierge du palais qui est maintenant celui d'Égisthe. Au bas de la montée, le propriétaire de l'*Hôtel de la Belle Hélène* ferme les volets pour échapper au feu du ciel. Apollon, dieu jaloux, règne seul sur la butte de Mycènes, poignard splendide dans un sein d'or.

LA DERNIÈRE OLYMPIQUE

Il y a des victoires, et un tour de roue les transforme en défaites; il y a des défaites, et la justice divine leur rend à la longue leur figure de victoires : Olympie, ville où l'on a gémi, parce qu'on n'avait pas obtenu la couronne, où l'on a crié de joie, parce qu'on l'avait conquise, et où maintenant il ne reste à obtenir que l'approbation muette du silence, et le rameau que dispense au hasard l'impartialité du vent.

Une vallée douce comme une paume humaine que traversent la ligne de cœur d'une rivière, la ligne de vie d'un fleuve, et où se bombe à l'est le Mont de Jupiter, que le soleil du matin franchit comme un disque lancé par un lutteur. Jadis, aux temps où la Grèce était une Inde encombrée, mais non accablée de dieux, une équipe de prêtres s'employait ici à frotter d'huile la statue colossale de Zeus tenant en main la Victoire. Nous ne pouvons plus qu'admirer de confiance ce dieu d'ivoire et d'or dont la mention seule nous rappelle qu'Olympie fut un lieu où l'on venait prier autant que recevoir des couronnes. Mais, avant l'introduction du culte de Zeus, d'autres statues trônaient ici, des statues de femmes : Héra aux yeux bovins, éternelle comme l'herbe, paisible comme les bêtes des champs. Le Zeus plus tardif n'est qu'un doublet barbu de cette grande femelle sainte. Comme dans *La Géante*, l'un des

poèmes où Baudelaire atteint la Grèce des mythes, parce qu'il ne l'a pas cherchée, nous sommes ici sur les genoux d'une femme divine. Les pins ombreux sont sa chevelure, où des oliviers mêlent des fils gris; les cours d'eau sont ses veines; le tourbillon des victoires n'est qu'un vol de colombes dont les siècles éparpillent le duvet blanc. Sans doute, les robustes athlètes étaient-ils de jeunes arbres; les suppliants des troncs levant vers le ciel leurs deux branches. Tout ici proclame non pas tant la métamorphose que la profonde identité. Les quelques colonnes encore enracinées dans ce sol semblent s'étonner de ne pas pousser des branches ou porter des fleurs, comme les nymphes qui devenaient arbustes, comme les garçons qui devenaient narcisses ou hyacinthes.

Les genoux de la Terre sont doux aux fruits, aux cœurs tombés. Il faut venir ici pour voir se fondre défaite et triomphe en un tout qui nous dépasse, mais qui sans nous serait incomplet. Entre la vie et la mort, entre la joie et son contraire, il y a lutte, trêve, et finalement accord. Accord : la flûte d'un petit berger qui module ce mot dans la langue du buis, la langue du roseau. Ce son perceptible à peine s'insère dans le silence au lieu de le briser. Le secret le plus profond d'Olympie tient dans cette seule note pure : lutter est un jeu, vivre est un jeu, mourir est un jeu; perte et gain ne sont que des différences passagères, mais le jeu réclame toutes nos forces, et le sort pour mise n'accepte que nos cœurs. Les héros grecs, enfants radieux, jouaient avec la mort comme on joue à marcher sur son ombre, avec la Victoire comme avec un ramier dressé à se poser sur leur main. Nous sommes ici à l'un des rares points de contact entre la Grèce et la Galilée où un jeune dieu tire ses comparaisons des oiseaux et des fleurs des champs : « Si vous ne devenez pareils à des enfants... » La Terre procréée, nourrit, endort sur ses genoux son fils Achille, dont les pieds légers furent les osselets du Sort, son fils Pélops, son fils Alexandre qui fit du monde

une piste olympique. L'acclamation des foules n'est pas plus vaine que le bruit des feuilles ; un corps qui s'écroule pas plus tragique qu'un arbre qui tombe. La mort est tout au plus le ver innocent du beau fruit, et l'arbre, et l'homme, et le ver rentrent dans la Nature, qui est elle-même le corps des dieux.

Le soir descend, aussi doré que l'a été le matin, que l'a été le plein jour. Les cimes se recueillent, acceptent la nuit avec la même grâce qu'elles acceptaient l'aurore. Un peu de lumière stagne au creux de la vallée, comme un peu d'eau au creux d'une main fraîche. La nuit flotte, tissée d'or comme une étoffe divine. L'obscurité ici est plus maternelle, plus fraternelle qu'amoureuse : la Grande Mère se change en Bonne Vierge : Déméter redevient Perséphone ; Latone redevient Artémis. Les genoux terrestres se recouvrent lentement d'un velours étoilé. Le lait d'Héra coule dans la Voie Lactée, jailli d'une morsure au sein bleu. L'ombre où tout devient Ombre laisse à peine deviner, dans la palestres, la plus svelte des colonnes, fût maintenant solitaire, autour duquel les jeunes joueurs, jadis, ont dû souvent passer le bras comme autour d'une taille, et qu'on ne peut voir sans penser à Hippolyte. La vie, marâtre ardente, repoussée sous la forme de Phèdre, suscitait contre lui un monstre qu'Hercule eût exterminé sans peine, mais dont le souffle suffisait à détruire ce jeune homme vierge, ce jeune homme-fleur. Puis, fatale, rassurante, lunaire, la Mort venait à lui sous la forme d'Artémis. Il la devinait sans la voir, car les mourants ne font que deviner les dieux. Et nous qui sans cesse mourons notre vie, nous n'avons pas non plus entrevu Artémis. Mais nous humons ici son parfum d'herbe et d'astre, et, couchés sous ce ciel, sous ces feux, nous tenons la nuit comme un pan de son manteau.

1934 (1970)

À QUELQU'UN QUI ME DEMANDAIT SI LA PENSÉE GRECQUE VAUT ENCORE POUR NOUS

La pensée grecque, ou, mieux, les diverses formes qu'a prises la pensée des philosophes grecs, est essentiellement minoritaire : je veux dire qu'en Grèce même, et à leur époque, ces idées ont été chaque fois l'apanage d'un petit nombre. Ne parlons pas de la pensée grecque dans son ensemble : parlons des écoles présocratiques, de l'Académie, des Péripatéticiens, du Portique, ou des jardins d'Épicure. Au cours du siècle dernier, trop d'esprits bien intentionnés (Renan était l'un d'eux, et l'on pourrait en citer beaucoup d'autres) ont tenté de présenter à leur public une Grèce parfaite et pour ainsi dire ramassée sur elle-même au cours de quelques siècles, exceptionnelle et unique, offrant à la fois un exemple idéal de l'art de penser, des vertus héroïques, de la beauté, et de l'art de vivre. Cette image idéologique et académique était fautive, elle ne correspondait pas, bien entendu, à la vivante réalité d'un peuple pendant plusieurs siècles; elle a beaucoup contribué, en France surtout, à dégoûter le public des lectures et des études grecques : on n'avait que faire de cette trop parfaite statue taillée dans un marbre trop blanc.

Mais la réalité est différente. En matière de philosophie, en tout cas, il en est de la Grèce comme de la Chine, dont

personne, sauf quelques naïfs enthousiastes du XVIII^e siècle, qui la voyaient de fort loin, n'a jamais songé à faire l'image exemplaire de la perfection humaine au cours de sa millénaire histoire, mais qui, de même que la Grèce, a su formuler au cours des siècles toutes les vues possibles sur la métaphysique et la vie, le social et le sacré, et offrir aux problèmes de la condition humaine des solutions variées, convergentes ou parallèles, ou souvent diamétralement opposées, entre lesquelles l'esprit peut choisir. Grecques comme chinoises, leur valeur, comme celle d'une équation algébrique, demeure inchangée, quelles que soient les réalités particulières auxquelles chaque génération l'applique. Il en est de Confucius et de Mencius, du mystique Lao-Tze ou de l'hédoniste Mo Tzu, ou des pragmatiques Légalistes, comme des chefs des différentes écoles grecques : ils représentent des points de vue qui ne cessent de se combattre, de s'étayer, ou de se corriger les uns par les autres, tant que l'homme sera l'homme.

Dans l'avenir comme dans le passé, il est inévitable qu'un grand nombre d'esprits retrouvent ces mêmes points de vue ou se proposent ces mêmes solutions, spontanément, et pour ainsi dire par la force des choses, sans même se référer à leurs devanciers. Il est toutefois probable, à moins d'une catastrophe engloutissant toute culture, qu'il leur arrivera parfois de prendre consciemment appui sur ces hommes ayant fait face aux mêmes problèmes, et que leur sentiment de la continuité et de la fraternité humaines à travers le temps en sera confirmé et fortifié. Comme cela s'est produit dans le passé, les hommes sans doute continueront à choisir, parmi ces alternatives antérieures à leur temps, celles qui servent le mieux d'antidotes à leurs propres erreurs, ou qui vont dans le sens de leurs vues senties comme subversives, ou tout au moins contestées par la majorité autour d'eux. La

philosophie platonicienne a été une forme passionnée de libre idéalisme, dans les cercles florentins du xv^e siècle, procurant aux esprits des éléments qui n'étaient pas nécessairement contraires à la pensée chrétienne – du moins ils l'ont cru –, mais que la pensée chrétienne à elle seule ne leur apportait pas. Les présocratiques n'ont été véritablement compris que lorsque, d'une part, l'étude de la pensée orientale, et, de l'autre, les conceptions nouvelles de la science à l'égard de l'univers ont montré la profondeur de leurs données. L'hédonisme et le pyrrhonisme antiques ont toujours servi à la pensée occidentale de défense contre les excès du dogmatisme ou de l'ascétisme.

Il en va de même dans nos vies individuelles. Il se produira sans doute qu'un homme ou qu'une femme demande des leçons de courage à la sagesse stoïque, compare ses notions sur l'amour à celles de Platon, du temps à celles de Zénon d'Élée, ou qu'un esprit passionné de réalité pure boive aux sources du Tao-Te-King.

1936 (1970)

KARAGHEUZ ET LE THÉÂTRE D'OMBRES EN GRÈCE

Les marionnettes de Sicile sont sublimes : c'est l'héroïsme, la fidélité, les anges présents et Dieu deviné. Le théâtre d'ombres des Grecs, c'est la subtilité et l'endurance, comme Ulysse, l'ironie comme Socrate, la fantaisie comme les conteurs arabes. Fantaisie qui s'amuse de peu, et démarre à tout moment dans l'improbable, le grossier ou l'exquis, subtilité qui prend le plus souvent la forme retorse du savoir-y-faire, ironie qui ne s'exerce que sur un seul sujet, la bêtise des puissants et la sottise du riche, et fit de Karagheuz ce que Polichinelle et Pantalon ne furent jamais, l'image d'une race qui s'est débrouillée comme elle l'a pu au cours de six siècles. Karagheuz, comme son nom l'indique, est turc, et vient peut-être du fin fond de l'Asie ; ces silhouettes articulées à plat font souvent penser à celles que projettent en ronde bosse les poupées fantastiques ou burlesques des théâtres d'ombres de Java. Mais la Grèce asservie et humiliée a adopté « Œil noir » (c'est ce que signifie ce nom), et a fait de lui le porte-parole de ses gueux qui vivent de l'air du temps, rient de tout pour n'en pas pleurer, et jouent des tours pendables aux vizirs.

Tel qu'il s'attarde encore sur les écrans des petits théâtres d'ombres athéniens. Karagheuz est d'avant la Guerre de

l'Indépendance, d'avant Byron : il date de la domination ottomane. Mais il s'apparente également au Grec trop malin des comédies romaines, au paria désinvolte qui s'est tiré d'affaire de tout temps dans tous les ports méditerranéens, et dont on retrouve encore aujourd'hui les traits chez tous les changeurs, les cireurs de chaussures et les souteneurs du Proche-Orient. Et cependant, cet autoportrait caricatural du Grec dépourvu de fierté et de scrupules n'est jamais ignoble : il y a dans ce gueux subtil une étincelle du génie léger d'Athènes.

Une toile, pareille aux écrans des cinémas, est tendue en plein air : un petit orchestre de flûtes, de guitares et de tambours exécute des airs populaires anciens et exquis. Côté cour, la maigre silhouette de la cabane de Karagheuz se dessine en noir sur la toile ; côté jardin, dans un délire de tons pastels, s'arrondit l'édifice ajouré, illuminé du dedans, où se prélassent l'homme riche, le vizir. Entre les deux, en plein air, sur la place publique, remue et s'agite le petit homme au crâne plat, aux longs bras agiles, dont l'un, disproportionné, se manœuvre à l'aide d'une baguette à part. Karagheuz associe à ses mauvais tours l'oncle Jean « Barba Ianni », descendu de la montagne en costume de pallikare, et dont le grand corps naïf et maladroit tressaute aux accents d'une vieille mélodie héroïque qui vient peut-être de Sparte, et fut peut-être chantée aux funérailles d'Achille devant Troie. Karagheuz résout les énigmes que lui propose la fille du vizir, s'envole au ciel sur son âne, à force de faire tourner comme une hélice la queue de sa monture, vend en détail sa chaumière « tant pour la vue et tant pour l'air, tant pour les murs et tant pour les fenêtres, tant pour le plafond et tant pour le plancher », tel un Naboth plus malin qui flairerait une bonne affaire dans la convoitise du roi David. Il démolit le premier étage, histoire de déranger le locataire du second,

et se vante, tout comme un poète surréaliste, « d'avoir acheté dix arpents de mer pour y planter des bobines ». Il paie fidèlement son loyer, et n'est en retard que de trente-six mois tous les trois ans. Il culbute les prétentions de l'élégant Corfiote, vêtu à l'occidentale, qu'annoncent les airs doux et fades des îles Ioniennes, si proches déjà des chansons napolitaines; il se débarrasse de sa belle-mère détestée en la jetant dans les bras d'un officier britannique, et l'orchestre aussitôt exécute « la musique anglaise », c'est à dire *Tipperary*. Seul, son fils, « le petit gommeux », le dépasse en effronterie et en astuce. Karagheuz s'est départi de son habituelle prudence pour donner à ce bon fils une petite somme d'argent qui doit lui servir à se procurer des femmes, mais le petit, plus avisé, a séduit sa propre grand-mère, ce qui ne lui a rien coûté. Karagheuz indigné se frappe le crâne :

– Mais c'est ma mère, ma vénérée mère, petit misérable! C'est la propre mère de ton père.

– Eh ben, quoi? Est-ce que tu n'as pas fait la même chose avec la propre mère à moâ?

Ainsi babillent et s'agitent ces personnages minces comme l'ongle, et bougeant au bout d'une baguette de fer. Seul, Karagheuz, on l'a vu, a droit à deux de ces tiges, dont la seconde permet à l'un de ses bras des reptations de serpent. Et c'est bien la sagesse du reptile qu'exprime ce personnage habile et rampant, cet Ulysse à qui se serait amalgamé un Thersite.

Mollas, animateur du théâtre d'ombres, debout derrière son écran, dans la cabane étouffante qui sert de coulisses, crie, gémit, imite l'accent étranger, le parler héroïque des montagnards, les pleurs d'un nourrisson, la berceuse attendrie de la nourrice, et les craquements du berceau. On éteint, puis on rallume l'électricité derrière la toile pour figurer les éclairs pendant une nuit d'orage, et Mol-

las se gargarise avec un verre d'eau pour évoquer le gargouillement d'un homme qui se noie, tandis que ses jeunes acolytes luisants de sueur frappent à tour de bras sur une vieille caisse pour imiter le tonnerre. Dans la province, où la vieille tradition garde sa verdeur, la silhouette de Karagheuz exhibe encore la virilité énorme et fanfaronne des grotesques de la comédie antique; il requiert pour être manœuvré trois baguettes, la troisième la plus mobile de toutes, pour la plus grande joie de son public de vieux habitués et de petits garçons. Même ici, où sévit la pudeur moderne, dans ce jardin de la banlieue d'Athènes, parmi les enfants qui croquent des pistaches et les amateurs qui dégustent un café turc, nous avons l'impression d'assister à des rites vieux comme l'imagination humaine. Dans les coulisses, on a éteint toutes les lampes, car il s'agit de représenter la nuit. Seule une vague lueur subsiste sur l'écran, éclairé du dehors par les quinquets de l'orchestre. Contre cette toile pâle, quatre jeunes gens à demi nus soulèvent à bout de bras une grande barque de carton découpé et la font tanguer sur d'effrayantes vagues de papier dentelé. On pense à la Barque de la Nuit, aux représentations nocturnes d'Eleusis, où se déroulait le drame des saisons. Dehors, les spectateurs rient à cœur joie, car il s'agit d'une mégère qui traverse l'océan en quête d'un fiancé, mais pour nous, initiés aux coulisses, la grosse farce montre son revers sacré. Pesantes quoique légères, soutenues par des fils presque invisibles, les marionnettes d'Europe nous ressemblent : elles sont comme nous maniées plus ou moins discrètement par les doigts de leur destin. Impondérables, plates, échappant presque à la troisième dimension à force de minceur, les ombres pâlement colorées du théâtre de Karagheuz descendent du mystérieux cinéma

antique, du jeu des ombres projetées sur le mur d'une caverne auxquelles Platon comparait nos ressouvenirs. Peut-être parce que tout en elles est combiné pour produire l'effet de la gaieté et du merveilleux, ces silhouettes bouffonnes font songer parfois aux plus secrètes réalités.

1938

MARGUERITE YOURCENAR

En pèlerin et en étranger

Les essais rassemblés ici par Marguerite Yourcenar sont le reflet fidèle et saisissant d'un parcours intellectuel extrêmement varié, qui va des années 1930 aux derniers jours de 1987. Dans la première moitié du recueil, un important ensemble sur la Grèce montre combien les personnages de l'Antiquité grecque ont été pour elle vivants, et pour ainsi dire contemporains. Des pages d'une rare originalité et d'une violence juvénile font apparaître Apollon meurtrier et Cassandre sa victime : atroces, irrécusables. D'autres pages nous arrêtent devant les mosaïques de Ravenne. Partout à travers le temps et la mémoire voici la mort inlassable : les tombeaux des princes à Innsbruck, le grand ange ailé de Dürer, *L'Île des Morts* de Böcklin. Il faut compter avec les peintres : ses préférés furent peut-être Poussin, Rembrandt, Ruysdael. Lorsqu'elle évoque leurs toiles elle fait voir le brin d'herbe le plus ténu, et saisit l'âme insaisissable. Les écrivains offrent une approche moins tragique : Virginia Woolf et Henry James (qu'il lui est arrivé de traduire), Oscar Wilde, sa gloire et sa déréliction, Roger Caillou, qui la précéda à l'Académie française, et le grand poète aveugle d'Argentine Jorge Luis Borges. Ce sont autant de superbes hommages d'un grand écrivain à ses pairs, mais à qui donc, en tant de pages, dédier toute tendresse et douceur, sinon au jeune Mozart à Salzbourg, sinon — seul poème du recueil — au souvenir de Kou-Kou-Haï, petit pékinois très aimé ?



9 782070 716708



89-X

A 71670

ISBN 2-07-071670-8

90 FF tc

Extrait de la publication